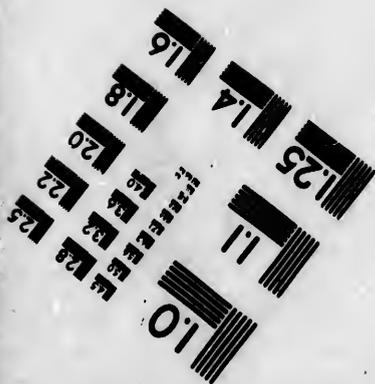
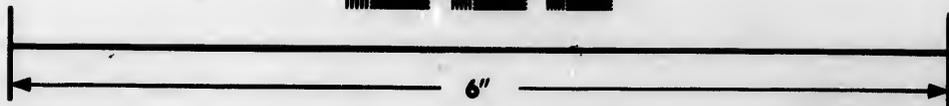
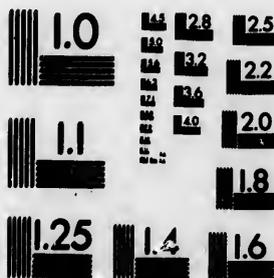


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

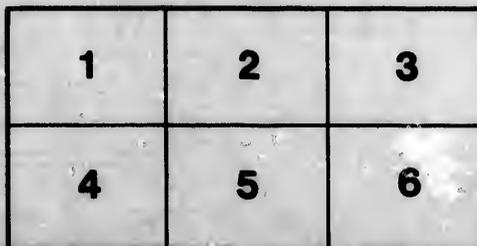
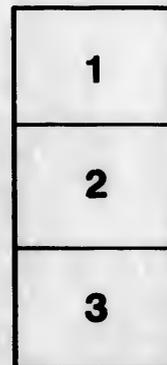
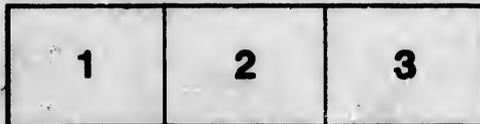
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
on à



32X

DISCOURS

SUR

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.

PRONONCÉ PAR LE

REV. M. RAYMOND, V.G.

DEVANT

**L'UNION CATHOLIQUE DE ST. HYACINTHE,
LE 8 DÉCEMBRE, 1865.**

O. F. M. QUÉBEC

**ST. HYACINTHE:
DES PRESSES MECANIKES DU "COURRIER."**

1866.

0000. N. 7. 0

DISCOURS SUR
L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.
PRONONCÉ PAR LE RÉV. M. RAYMOND, V. G.
DEVANT L'UNION CATHOLIQUE
DE ST. HYACINTHE,
LE 8 DECEMBRE, 1885.

I.

J'éprouve une vive jouissance en ce moment à me trouver en présence de jeunes gens distingués par des mérites divers, réunis en association dans le but de perfectionner leurs facultés intellectuelles et morales, et de devenir par là-même des membres plus utiles à la société. Ils savent que l'union fait la force, et dans celle qu'ils ont formée entre eux, ils ont espéré trouver par la communication des idées de leur esprit et des sentiments de leur cœur, des lumières qui les éclairent, des secours qui les soutiennent, des exemples qui les édifient mutuellement.

Je vous félicite, Messieurs, devant cette assemblée d'élite dont la présence encourage votre œuvre, et dont l'attention honore ma parole, je vous félicite de l'esprit qui a inspiré votre association. Il fait honneur à la hauteur de vos vues et à votre dévouement au bien social.

Et dans cette solennité de l'Eglise, que vous avez voulu être pour vous une fête spéciale, où vous intéresseriez le ciel en votre faveur, je ne puis que me

réjeur vivement du caractère religieux, qu'en véritables canadiens, vous avez imprimé à votre union, caractère que vous avez proclamé être de son essence, en lui donnant le titre de catholique. Sachant à quels périls est exposée la jeunesse, qui de soi peut devenir si facilement la proie des illusions qui trompent l'esprit et des séductions qui corrompent le cœur, vous avez hardiment et noblement demandé à l'autorité ecclésiastique une direction qui mit vos travaux à l'abri de l'erreur, et maintint votre conduite dans la voie du devoir moral, hors de laquelle s'égarèrent ceux qui n'ont pas la religion pour guide.

Par cette expression publique de votre foi, vous avez protesté solennellement contre la tendance tout opposée qui distingue d'autres sociétés. Il est des associations ténébreuses et secrètes que l'esprit du mal inspire et dirige. Elles viennent d'être condamnées de nouveau par le Vicaire du Dieu qui a apporté sur la terre la vérité et la charité. C'est avec raison que l'anathème de l'Eglise est tombée sur elles; car elles ne sont organisées que pour détruire l'empire du Christ sur la terre, combattre toute autorité sociale, et laisser par là-même aux passions les plus perverses une liberté sans frein. Elles ont le mal pour but, le mensonge pour moyen, le secret pour sauvegarde.

Mais vous, c'est la cause du bien que vous voulez servir. Mieux connaître vos devoirs par le développement de votre intelligence: avoir plus de force pour les remplir par l'exemple et l'encouragement mutuel; vous préparer à vous dévouer avec une efficacité plus grande aux intérêts de la société, voilà votre but. Et ce but, vous voulez l'atteindre par la vérité que vous cherchez dans vos études, dans vos entretiens, et dans la direction à laquelle vous vous êtes soumis.

Et vous ne voulez rien couvrir du voile du secret ; vous n'avez rien à cacher, car tout est honorable dans le but et dans le moyen ; voilà pourquoi votre œuvre s'est organisée et se développe au grand jour de la publicité. Vous montrez par là la force de votre conviction, la franchise de vos pensées et votre espérance dans le succès. Aussi tout dans vos procédés porte-t-il l'empreinte de ce sentiment sacré : l'honneur.

Je suis honoré moi-même, d'être appelé à faire entendre ma voix dans une réunion que distingue un si noble caractère. Je me suis rendu avec empressement à l'invitation qui m'en a été faite. Je devais accepter cet hommage offert à l'institution que je dirige, par les membres de cette société qui sont en grande partie ses élèves. L'intérêt que vous nous avez inspiré, dirai-je à ceux-ci, ne se borne pas aux années rapides que vous avez passées auprès de nous ; il s'est attaché indissolublement à vous pour vous suivre dans votre carrière future ; nos vœux appelaient constamment pour vous le bonheur dans la pratique du devoir, et il nous est doux aujourd'hui de saisir une occasion de montrer la sincérité de nos souhaits par un aide qui tende, selon la mesure de nos humbles forces, à les réaliser.

D'ailleurs, prêtres, consacrés par état aux intérêts spirituels, ne devons-nous pas montrer toute notre sympathie pour une œuvre qui tend à servir la religion et qui lui demande son appui ? Et cette œuvre elle s'accomplit dans cette paroisse de St. Hyacinthe qui doit nous être si chère à raison du fondateur de notre institution qui en a été le pasteur si dévoué ; dans cette ville dont les citoyens sont nos amis, dont les enfants sont nos élèves et au milieu de laquelle s'écoule notre carrière terrestre et se concentre toute l'activité qu'il est de notre devoir de mettre au service de la religion et de l'éducation. Nous ne pouvons

donc pas nous empêcher de saluer avec l'expression d'un vif intérêt et d'aider de notre co-opération, une association qui tendra à l'honneur et à la prospérité de cette cité par le perfectionnement intellectuel et moral de ceux qui doivent former ses citoyens d'élite et y remplir les positions les plus influentes.

Messieurs, l'union fait la force. A cet axiome je viens joindre une autre maxime dont le développement sera le sujet de cet entretien : la vérité fait l'union. Des convictions communes qui ne peuvent se trouver que dans la possession de la vérité ; voilà ce qui rendra votre union prospère. Mais votre association n'est qu'un moyen. Elle a un but que j'ai déjà mentionné, celui de vous rendre plus utiles à cette union générale qui s'appelle la société. Eh bien, la société elle-même ne peut vivre que par la vérité. S'il en est ainsi, il faut donc faire tous ses efforts pour connaître la vérité, la maintenir et la défendre ; c'est la persuasion que mes paroles ont pour fin de produire en vos esprits et en vos cœurs.

II.

Toute association suppose un accord de vues. Il ne peut y avoir d'union que si l'on a des principes communs ; on ne tend à un même but que par suite d'une participation aux mêmes idées. Comment les membres d'une même société travailleraient-ils de concert, si l'un trouve bon ce que l'autre regarde comme mauvais, s'il n'y a pas entente sur l'honnêteté ou l'utilité de la fin et sur l'efficacité des moyens ?

Eh bien ! on ne peut s'accorder que sur la vérité. Le vrai, c'est ce qui est ; l'esprit de l'homme ne fait pas, n'invente pas la vérité ; il la reçoit, il est passif à son égard : elle lui est imposée ; il peut la chercher, ce qui suppose qu'elle existe, mais il ne la crée point. On conçoit que la vérité étant présentée avec les caractères qui l'établissent et qui peuvent frapper en même temps nombre d'intelligences, toute une association l'adopte. Il n'en est pas ainsi de l'erreur. Le faux, c'est ce qui n'est pas. C'est un produit de la faiblesse de l'esprit. Chaque intelligence formera sa théorie, son ordre d'idées, sa conviction selon ses prédispositions, ses passions qui l'aveuglent, ou la puissance d'une influence étrangère à laquelle elle serait soumise. Des causes diverses agissant sur les esprits divers, le résultat ne saurait être uniforme : Les idées de l'un ne seraient pas les idées de l'autre, et si chacun tient à la conviction qu'il s'est formée et à laquelle il s'attachera d'autant plus, qu'elle servira davantage son amour propre et ses intérêts du moment, alors il y aura nécessairement une divergence d'opinions qui amènera la division.

D'ailleurs le défaut de convictions communes pre-

duira bientôt le manque de cette estime qui doit se trouver entre les membres d'une association. Voici un homme animé d'idées tout à fait opposées aux vôtres sur des points importants : vos relations avec lui ne font que montrer l'opposition de son intelligence à la vôtre ; la discussion n'amène point chez lui une adhésion à vos pensées. Vous croyez avoir la vérité pour vous : ne devez-vous pas être portés à croire en lui à une faiblesse intellectuelle, à un travers d'esprit, ou bien à une passion qui aveugle, à un amour propre qui ne veut pas céder, à une volonté plus ou moins pervertie qui refuse d'ouvrir les yeux, ou qui ne veut pas avouer une erreur pourtant évidente ? Eh bien ! cet homme vous inspirera-t-il une confiance qui vous portera à vous associer à lui ?

Si toutefois des hommes d'opinions diverses forment une union, alors qu'arrivera-t-il ? Toute idée tient à être mise en pratique, elle veut agir ; la différence des idées devra faire tendre à des actes divers ; chacun voudra réaliser ses desseins ; de là l'impossibilité d'une action commune, et par conséquent la rupture de l'association formée.

Toute division vient de l'erreur ; celle-ci qui est, comme je l'ai dit, le produit de l'esprit propre, ne peut frapper également les intelligences et obtenir une adhésion commune. Les hommes se divisent parce qu'ils ont des passions opposées ; ces passions sont erronées, elles croient voir la beauté, le bonheur, là où ils ne sont pas. Si le pur amour de la vérité animait les cœurs, on la rechercherait avec empressement, on la trouverait avec facilité et il n'y aurait plus de matière aux luttes et aux querelles.

La vérité est donc nécessaire à toute association qui veut se maintenir.

Il n'y a au reste de bonheur, de paix, d'ordre que par elle.

III.

Ici remontons aux principes les plus relevés.

La vérité, c'est Dieu. *Deus veritas est.* La vérité c'est la manifestation de la sagesse, de la puissance, de la volonté divine. Toute erreur, je parle d'erreur d'idées, de principes, est implicitement une négation de Dieu, car elle blesse l'un de ses attributs. Elle attaque sa sagesse, sa justice, sa bonté ; elle se met en opposition avec ce qu'il a fait connaître de lui-même ou avec l'ordre qu'il a établi pour le gouvernement du monde.

Dieu veut que la vérité soit connue, propagée. Répandre l'erreur, faire adopter comme vrai ce qui est faux, c'est un attentat à la souveraineté de Dieu sur les esprits. Croire le contraire de ce que Dieu a fait connaître par les lumières de la raison ou celles de la révélation, c'est le démentir ; par conséquent nier son autorité, c'est-à-dire sa divinité. L'erreur, coupable ou non, est toujours une flétrissure dans l'intelligence qui en est le sujet et qui par là-même devient moins agréable à ses yeux.

D'ailleurs l'erreur est presque toujours volontaire dans sa cause : c'est un attachement à un préjugé formé et entretenu par les passions, un amour propre qui ne supporte pas de contradiction, un désir de voir prévaloir ses idées, en un mot un vice de la volonté, qui produit l'obscurité dans l'intelligence et empêche la lumière de la vérité d'y pénétrer. Une dégradation morale amène souvent un affaiblissement intellectuel ; quand le cœur tend au mal, la vérité attire difficilement l'esprit ; celui-ci au contraire s'éloigne d'elle, car il appréhende de sa part une

condamnation qui l'humilie. Voilà pourquoi Dieu punit souvent l'erreur ; car il y trouve presque toujours non pas une ignorance plus ou moins excusable, mais l'effet d'une perversité de la volonté qui provoque sa vengeance.

Au reste l'erreur elle-même conduit nécessairement à ce qui est mal ; elle produit le désordre : c'est une voie où l'on s'égare et dans laquelle on aboutit à un précipice ; la jouissance qu'elle semble quelquefois donner ne saurait être que passagère ; elle amène tôt ou tard le trouble qui inquiète et agite. Lors même que l'on serait sincère, on ne saurait en définitive trouver le bien où est le faux. La vérité suprême ne peut permettre que l'erreur qui la blesse conduise à la félicité. Le bonheur, c'est la possession du vrai. L'intelligence est faite pour connaître la vérité ; elle jouit quand elle a atteint son objet ; c'est la satisfaction de l'œil s'ouvrant à la lumière.

Etre blessé de la vérité, c'est alors aimer l'erreur pour elle-même ; c'est avoir le goût du mal, c'est porter le caractère de Satan, le père du mensonge.

La recherche de la vérité est un devoir prescrit par la loi naturelle ; la conscience le dicte à tous. Or la vérité, elle se trouve dans tous les ordres des connaissances humaines. Il ne saurait exister aucun objet des recherches de l'esprit où l'on ne rencontre la vérité soit affirmativement soit négativement. Rien ne peut donc être indifférent sous ce rapport. Cette mesure, cette opinion, cette théorie que l'on soutient, que l'on propage est nécessairement vraie ou fausse ; elle a nécessairement un effet bon ou mauvais.

IV.

Maintenant vous figurez-vous un homme qui ne prend pas ces principes en considération quand il agit : ce qu'il cherche, c'est la satisfaction d'un intérêt, d'une passion. Il doit se dire : ce que j'avance, ce que je soutiens, c'est ou ce peut être une erreur ; la sagesse divine en peut être blessée, je puis enlever le bien de la vérité aux intelligences auxquelles je m'adresse ; je puis contribuer à faire dévier une partie de la société de la voie de l'ordre et par conséquent du bonheur. Qu'importe si je parviens à repaître mon orgueil, à assouvir ma haine, à contenter ma convoitise ? Est-ce là le langage d'un homme honnête, d'un homme avec lequel on voudrait s'associer ?

Ne reconnaît-on pas encore dans cette disposition le caractère de l'opération diabolique ? Il y a de la part de celui qui répand l'erreur dans la société un renouvellement du rôle joué par l'ennemi du genre humain au paradis terrestre.

Voyez-vous le serpent ? comme il nie la vérité et affirme la fausseté ! — Si nous mangeons de ce fruit, dit la femme, nous mourrons. — Nullement vous ne mourrez point. Non, disent les propagateurs des fausses doctrines, non, vous n'avez rien à craindre en acquiesçant à nos paroles. Méprisez les vaines prohibitions de l'autorité religieuse ou sociale ; secouez le joug et soyez libres de tout frein.

Vous serez comme des dieux, avait affirmé le serpent. — Vous aurez la richesse, le plaisir, la félicité, vous serez maîtres ; tout ira à vos souhaits, répètent les inspirés de satan.

Le fruit défendu a été mangé, le genre humain condamné à la misère et à la mort, et voici six mille ans que les hommes sentent l'exécution de cette terrible sentence.

Que deviennent ceux qui ont cru aux paroles des menteurs ? allez le demander à tant de victimes des catastrophes et des fléaux qu'ont amenés les erreurs religieuses et sociales.

Voyez au dernier siècle la parole d'une philosophie trompeuse crue si facilement par la faiblesse intellectuelle de cette époque. Elle avait promis la félicité dans la jouissance de l'orgueil et des sens. Le joug de l'autorité religieuse est secoué, ses prescriptions méconnues. Eh bien ! le mensonge produit le désordre, la terreur, la mort. Les fausses doctrines ont régné : plus de justice, de morale, d'honnêteté ; tout est bouleversé ; il n'est plus d'autorité qui maintienne l'ordre social ; la force brutale a seule l'empire, elle répand partout l'épouvante ; l'échafaud se dresse dans toutes les cités, la hache qui coupe les têtes est en opération permanente, elle immole des milliers de victimes ; toute une nation est inondée de flots de sang.

Où l'erreur, jetée dans la société voilà ce qu'elle produit. Qui n'en appréhenderait les suites funestes ? Par conséquent, il faut prendre garde d'être les propagateurs du faux, même sans le vouloir. Or ne pas faire d'effort pour connaître la vérité, avancer au hasard toutes sortes de propositions sans s'être assuré qu'elles ne contiennent aucune erreur, c'est s'exposer à la responsabilité du mensonge et à toutes ses conséquences désastreuses.

V.

Après ces observations générales, il nous faut entrer dans quelques considérations sur les différents ordres de choses où il importe davantage de connaître et de défendre la vérité.

En tête de tout est l'ordre religieux. C'est en lui que se concentrent nos intérêts éternels. Que devons-nous être après notre passage si rapide sur cette terre ? L'idée de l'anéantissement nous répugne ; nous sentons en nous le désir et l'espérance de l'immortalité de nos âmes. Mais quel sera le sort qui nous est réservé au delà de notre existence terrestre ? Voilà la question qui domine toutes les autres et qui ne s'éclaircit pour nous qu'aux lumières de la religion. Celle-ci nous dit les desseins du Créateur à notre égard, l'éternelle destinée qui nous attend et les moyens d'y atteindre. Il suit de là que tout ce qui se rattache à la religion, a la plus haute importance, doit exciter le plus vif intérêt et devenir pour nous l'objet d'une sollicitude qui nous mette à l'abri d'erreurs dont les suites seraient si déplorables.

Mais d'ailleurs l'ordre religieux est le fondement de l'ordre moral et de l'ordre social. Une morale sans religion est une chimère, car ce serait un édifice sans fondement. Une société sans morale ne saurait non plus exister ; conçoit-on en effet une société composée de membres qui ne reconnaîtraient aucun frein à leurs passions et n'auraient en tout pour mobile que la cupidité personnelle à satisfaire à tout prix ? Sous ce point de vue encore on doit sentir combien il importe d'éviter toute erreur relativement à la religion.

Il est des hommes indifférents aux questions religieuses, ils les excluent des discussions sociales. Par préjugés, par passions, ou par suite de l'influence des fausses doctrines qu'ils ont reçus, ils se sont formé des théories, des systèmes qui contredisent certains points des dogmes chrétiens ; ils ne s'en mettent nullement en peine ; ils ne se gênent point d'émettre des principes, des idées, des assertions qui attaquent plus ou moins directement la révélation. Si on les juge capables de quelque logique, il faut nécessairement penser qu'ils ne croient pas à la vérité religieuse.

Ils admettent sans doute l'existence d'un Dieu Créateur, mais on dirait qu'ils se représentent l'Être infini en sagesse disant aux hommes : Honorez-moi, ou méprisez-moi ; aimez-moi ou soyez indifférents à mon égard ; cela ne m'importe nullement, agissez comme vous voudrez ; faites le bien ou le mal, je n'en tiens pas compte.

L'absurdité est trop évidente ; aussi on dit : sans doute l'homme doit honorer son Créateur, mais chacun selon sa manière de voir.

Ainsi le Sauvage qui adore un vil et hideux reptile, ou une pierre brute ; le payen qui se livre à mille infamies pour honorer ses idoles ; le Musulman qui croit que Dieu a révélé à Mahomet toutes les absurdités du Coran ; le Protestant qui méprise l'Eglise et ne ferait nulle difficulté de profaner l'hostie consacrée, et le Catholique qui regarde le Pape comme le Vicaire du Christ et rend adoration à la divinité qu'il croit présente sous les symboles eucharistiques :

tous ces hommes aux cultes divers rendent un hommage égal au Dieu trois fois Saint. Du haut de son trône le Créateur dit à tous : je suis satisfait de vos actes ; qu'ils soient bons ou mauvais, inspirés par la vérité ou l'erreur, qu'ils expriment les idées les plus opposées à l'égard de ma sainteté, de ma justice, de ma sagesse, n'importe, ils m'honorent tous également ; continuez cette bigarrure de cultes ; quelque faux et même ridicules qu'ils puissent être, cela est un spectacle qui réjouit mes regards et satisfait mon cœur.

Voilà comme parle le Dieu des indifférents. Pourquoi faut-il croire qu'il se trouve des hommes dont l'intelligence se plaise à une telle aberration ?

Messieurs, Dieu est vérité ; il ne peut que vouloir la vérité ; l'erreur le blesse essentiellement, il ne peut la souffrir. Aussi il a fait connaître la vérité, et il doit nécessairement vouloir qu'elle soit adoptée par les esprits et que les hommes conforment leur conduite à ses enseignements. Sous peine de subir sans cesse les mépris de sa créature, il doit punir ceux qui repoussent la vérité et qui empêchent les autres de la connaître.

Cette théorie seule satisfait l'intelligence.

Il y a donc une religion ; révélée par un Dieu essentiellement bon, elle doit faire le bonheur de ses créatures ; donc quiconque l'attaque par une fausse doctrine est un ennemi du vrai et du bien, un ennemi de Dieu et des hommes.

La vraie religion unit ; le catholicisme seul forme une société religieuse ; en lui les esprits sont unis par la participation aux mêmes croyances ; hors de lui il y a bien des agrégations d'hommes liés entre eux jusqu'à un certain point par certaines idées religieuses générales, mais ne s'accordant nullement sur un ensemble de dogmes positifs, et à cause de cela

se fractionnant bientôt en sectes qui se contredisent et se combattent; de sorte qu'ils ne sauraient composer entre eux une société ayant un caractère d'unité et de permanence.

Nous, catholiques, nous formons la société la plus nombreuse du monde; nous sommes parfaitement unis de croyance sur tous les points et il y a plus de 18 siècles que nous subsistons sans avoir subi aucune altération dans l'objet de notre foi et de notre espérance. Ah! voilà bien ce qui démontre que c'est la vérité qui fait l'union et cela même est un des caractères les plus expressifs de la divinité de notre religion.

Il faut donc savoir apprécier la vraie religion, son influence sociale, le bonheur qu'elle produit et par conséquent il faut l'étudier, la défendre au besoin, et prendre garde de porter atteinte à ses enseignements. Emettre une assertion qui l'atteint, c'est attaquer la vérité, attaquer Dieu même.

VII.

Aussi voyez l'Eglise ; comme elle est jalouse au sujet de la conservation intacte de toutes ses doctrines, elle ne peut souffrir aucune erreur ; car sa mission est d'affirmer la vérité.

Il y a quelques années, à pareil jour, son chef, qui se dit l'organe de Dieu avait proclamé au milieu du plus auguste concours et avec l'appareil le plus solennel un dogme qui touche essentiellement aux plus profonds mystères de la religion. En déclarant Marie Immaculée, il attestait et réclamait la foi à la révélation enseignant la chute de l'homme et la rédemption du Christ. Plus de 200 millions d'intelligences humaines, avec des accents de joie qui ont retenti par tout le monde ont dit : *Credo*, je crois.

Jamais on avait mieux vu la force de la grande union catholique, et c'est un hommage au dogme même qui fut proclamé alors que vous rendez en ce moment par cette réunion formée sous les auspices de la Vierge dont vous honorez la conception immaculée pour vous conserver dans une pureté de foi que la tache d'aucune erreur ne souille. La vérité, elle doit être immaculée et vous faites honorablement profession d'être les champions de ce caractère qui fait son essence ; car l'altérer, c'est la détruire.

Le même chef de l'Eglise qui a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception, il y a onze ans, a donné, l'année dernière encore, à pareil jour, une autre preuve de sa fidélité à sa mission, qui est de maintenir la vérité. Je veux parler de cette Encyclique qui a con-

damné tant de doctrines erronnées. Les débats les plus animés avaient lieu sur toutes les questions qu'elle a touchées et qui intéressent au plus haut point l'ordre social. De funestes erreurs se propageaient partout ; nombre d'esprits s'en laissaient dominer. Mais le gardien de la vérité apparaît ; il s'assied majestueusement dans cette chaire d'où naguères il a fait entendre une doctrine qui a eu un si éclatant triomphe. Je vois se dérouler entre ses mains une longue feuille où sont inscrites 80 propositions soutenues, défendues, propagées par toutes les ressources du sophisme, par les intérêts des passions et par la puissance jalouse des Empereurs et des Rois. Le Pontife suprême les dénonce avec un accent d'indignation ; puis avec l'autorité de cette voix qui a puissance, *docens quasi potestatem habens*, il fulmine cet anathème : Toutes et chacune des mauvaises opinions et doctrines qui viennent d'être rappelées nous les réprouvons, proscrivons et condamnons. *Omnes et singulas pravas opiniones ac doctrinas commemoratas, reprobamus, proscribimus atque damnamus.*

J'écoute ; est-ce un cri de révolte qui va s'élever d'un nombre plus ou moins grand des 200 millions de sujets du Pontife ? Non ; mais j'entends l'écho se prolongeant de distance en distance dans toutes les parties du monde catholique et répétant : *reprobamus, proscribimus et damnamus.* C'en est fait ; il n'y aura pas schisme, division, dans la grande société, tous ses membres croient à la même doctrine ; la vérité les tient unis, ils vont continuer de former l'Église une, catholique, apostolique et romaine.

VIII.

Messieurs, dans vos réunions, vous aurez à vous occuper des questions traitées par l'Encyclique ; il vous sera permis de chercher la raison de ces divers points de la doctrine pontificale ; une étude approfondie et respectueuse vous permettrait de la trouver ; nul enseignement catholique n'a à redouter les investigations d'un esprit droit. Mais qu'une vive lumière brille à votre intelligence sur ces matières ou que quelque nuage s'interpose entre le dogme énoncé et votre raison, il ne saurait y avoir entre vous scission et contestation ; vous savez que la vérité est là comme le soleil au-delà du nuage, et que grâce à une étude plus sérieuse ou à un entretien avec de plus instruits que vous, elle ne tardera pas à vous apparaître avec un éclat qui satisfasse vos regards.

Vous pouvez donc demeurer en union parceque vous croyez à la même doctrine ; c'est la vérité qui vous tiendra unis.

Vous figurez-vous une association ayant pour but le développement intellectuel formée entre des hommes de croyances diverses. Si l'on veut traiter une question sociale tant soit peu importante, il faut nécessairement toucher à une des 80 propositions de l'Encyclique ; elles embrassent tout ce qui fait l'objet des plus ardentes discussions de notre siècle. Vous trouverez la religion se présentant à toutes les investigations de la science dans l'ordre métaphysique, moral et social, et venant poser là un de ses dogmes en disant : Prenez-garde d'y porter atteinte. Si l'un des membres de l'association veut franchir la limite qu'il ne reconnaît pas à l'Eglise, le droit de lui opposer, un autre, attaché à sa foi soutiendra sa

proscription ; de là querelle et combat ; l'association se brise et la guerre s'allume.

Direz-vous : il y aura une entente pour ne pas toucher aux questions religieuses. Ah ! c'est que vous ne savez pas jusqu'où vont les attributions de la foi dans le domaine intellectuel. Si vous voulez vous mettre tout-à-fait en dehors de sa sphère, alors vous renfermerez l'activité de votre esprit dans un cercle d'une bien étroite circonférence. Votre association n'aura pour effet que de l'abaisser et non de l'élever et de le développer.

Par exemple, vous prenez pour point de discussion la peine de mort, et vous en venez à dire : c'est une injustice, c'est un meurtre social. Mais voici la religion qui vient avec l'Ancien Testament, donnant partout au pouvoir civil le droit de faire mourir le coupable ; avec le Nouveau, où St. Paul nous montre le prince comme ministre de Dieu, armé du glaive pour frapper le méchant et faire respecter l'autorité par la crainte : avec l'autorité de l'Eglise si prompte à réprimer toutes les erreurs, et qui n'a jamais porté le plus léger blâme sur le pouvoir civil punissant de mort, qui a honoré, canonisé même les princes qui l'ont exercé.

Voilà donc une de ces questions tranchées par la religion à l'égard desquelles la division entre catholiques devient impossible. Si l'on s'obstine à dire que la religion n'a rien à voir dans cette matière, cela prouve qu'on n'y voit pas grand' chose soi-même.

Et que d'autres questions ardemment controversées aujourd'hui où la Théologie a droit d'intervenir comme juge, par exemple, celles de la soumission au pouvoir politique, de l'usure, du divorce et autres.

Ce que je viens d'exprimer fait voir qu'en ce qui concerne l'ordre intellectuel et social, on ne peut s'associer qu'entre catholiques : l'union alors sera stable et forte parcequ'elle aura la vérité pour lien.

IX.

Dans un pays comme le nôtre, où deux sociétés différentes d'origine, de langage et surtout de religion, sont mêlées, on conçoit qu'à raison d'intérêts communs, et pour le maintien des relations amicales, certaines associations peuvent se former entre les membres de ces sociétés aux croyances opposées, dans un but de commerce, d'exploitation industrielle, d'économie politique, de recherches scientifiques. Tant qu'on se bornera à une sphère d'action purement pratique, on pourra s'entendre. Toutefois il y aura beaucoup de précautions à prendre pour ne pas se heurter, car par suite des principes différents dont on est pénétré et qui agissent quelquefois sans qu'on s'en aperçoive, on pourra se surprendre à marcher non côte à côte, mais en sens opposé. L'ordre matériel est partout traversé dans son orbite par l'ordre moral. Tout fait appelle une idée qui l'explique ou le qualifie, et force par là même de remonter aux principes. Lorsqu'on entre dans la région de ceux-ci avec des convictions religieuses diverses, alors vient la controverse qui divise.

Voilà pourquoi l'Eglise n'aime pas les associations des catholiques avec les hérétiques ou les incroyants. Sans doute elle prêche la charité ; elle veut que cette vertu qui lui est si propre, préside à toutes les relations privées et sociales ; elle veut qu'on déplore l'infortune de ceux dont l'intelligence est privée de la lumière de la foi et elle recommande à leur égard une bienveillance qui ne rencontre de limite que là où elle compromettrait la foi elle-même. La séparation, sous le rapport religieux, n'empê-

che pas l'affection fraternelle qui est le devoir des membres de la grande famille humaine. Mais l'Eglise ne veut pas que ses enfants aient en général des rapports intimes avec ceux qui lui sont ennemis ou indifférents. Elle a lu le texte sacré : *Cum sancto sanctus eris et cum perverso perverteris*, ce que le langage familier a traduit ainsi : Dis moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Notre âme cherche sans cesse à pénétrer dans celle des autres, à leur imposer ses idées, ses sentiments ; elle s'exprime de toute sorte de manières, par la parole, par l'action, par l'exemple pour faire dominer ses convictions ; nous voulons vivre dans les esprits et les cœurs des autres. Sur chacun de ceux avec qui nous sommes en rapport, nous tendons à exercer l'attraction de l'aimant. Dans cette action magnétique réciproque des membres d'une même société le plus fort en intelligence, en moyens naturels d'influence, aura bientôt dominé le plus faible, si celui-ci reste à la portée de ses atteintes, en se tenant renfermé dans le cercle de l'association où l'opération s'exerce.

Si je ne craignais pas d'imprimer à cet entretien une teinte trop religieuse pour la circonstance, j'ajouterais que d'après les données de la foi, l'esprit de Dieu ou celui du prince des ténèbres domine dans toute âme ; que chacun de ces esprits a une force d'expansion qui se fait sentir au dehors du sujet qu'il tient immédiatement sous son empire. Tout homme est pour les autres un foyer de lumières ou d'erreurs, de grâce qui porte au bien, ou de séduction qui entraîne au mal.

De là la nécessité de choisir ceux avec qui l'on s'unit dans quelque but que ce puisse être. Oui, soyez en rapport avec un esprit opposé à votre foi, avant longtemps, d'une manière plus ou moins directe, vous aurez à discuter sur la religion ; et alors il

faudra rompre ou abjurer lâchement la défense de vos convictions catholiques ; mais cette honteuse faiblesse amènera bientôt l'adhésion à l'erreur que vous auriez laissé impunément émettre devant vous de fausses doctrines.

Je conclus : aimez-vous la vérité ? ne vous associez qu'à ceux qui y croient et qui l'aiment comme vous.

X.

Il est une union la plus intime de toutes et d'une importance majeure pour le bonheur qu'elle peut donner à ceux qui la contractent ; c'est celle qui est la base de la famille et à laquelle le Christ a imprimé un caractère sacré. Ce n'est pas un simple intérêt qui en forme le nœud, c'est le sentiment le plus fort du cœur humain, l'amour. Eh bien ! l'amour ne suppose-t-il pas l'accord parfait pour qu'il ait sa jouissance complète ? Toute division l'altère : toute opposition d'idées et de sentiments tend à le détruire. Voyez maintenant ces deux cœurs qui s'expriment une affection ardente—Attendez—il n'y a pas entre ces époux une foi religieuse commune ; ils sont divisés sur le point le plus important de tous. Les voilà forcés tout d'abord à une contrainte de chaque jour, pour n'avoir pas à se heurter au sujet d'une doctrine ou d'une pratique religieuse ; il ne leur est point permis de s'entretenir des intérêts de leurs âmes. Quand ils sentent le besoin de la prière, il faut qu'ils s'éloignent l'un de l'autre pour ne pas

entendre les accents discordants de leurs supplications; ils ne peuvent goûter l'ineffable jouissance d'unir leurs cœurs dans une même aspiration vers le ciel. Si chez eux la conviction religieuse ne cède pas à une complaisance qui met l'amour humain au-dessus de l'amour divin, il faut lorsque l'heure du culte public est arrivée, qu'au sortir de leur demeure ils se tournent le dos pour aller par des voies différentes au temple qui doit recevoir leur hommage envers leur Créateur.—Mais voici les fruits chéris de leur union; ils sont élevés dans la diversité de croyances de leurs parents; nécessairement leur affection fraternelle en souffre. Bientôt s'élèvent sur leur éducation entre le père et la mère des dissidences qui troublent la paix, ou ne disparaissent que par un sacrifice du devoir qui déchirera la conscience. Mais plus on avance dans la vie, plus la destinée qui suit le terme de l'existence terrestre excite de sollicitudes. L'épouse catholique jette les yeux sur l'âme de son époux étranger à sa religion et sur celle de ses enfants élevés dans l'erreur paternelle; elle sait la maxime de sa foi: hors de l'Eglise point de salut. Quelle amère et désespérante tristesse dans ce regard qui semble dire: au-delà de cette vie jamais je ne vous reverrai, vous qui êtes si chers à mon cœur: vous n'avez pas voulu partager ma foi; hélas! vous ne pouvez partager mon espérance.

Quelle union conjugale que celle où l'un des époux sent continuellement cette terrible angoisse déchirant son cœur! Comment donner le nom d'amour au sentiment qui l'a formée? Ah! l'amour, l'amour véritable, il veut être éternel. C'est un bonheur sans fin que l'on souhaite à l'objet de son affection. Mais l'immortelle félicité, elle ne peut se trouver que dans le sein de Dieu qui est la vérité, qui a fait connaître la vérité, et qui ne saurait appeler à lui ceux

qui ont repoussé la vérité. Le catholicisme seul peut faire espérer l'immortalité à un amour légitime. L'erreur peut s'y méprendre, être le jouet d'une illusion sous ce rapport; mais le catholique sait ce que sa foi lui enseigne, et en s'unissant à qui ne partage pas sa croyance, il fait un acte provenant d'un sentiment qui pour moi est un mystère, tant il me paraît étrange à un cœur qui sait aimer.

La seule excuse qu'en quelques circonstances, j'admettrais avec l'Église, serait le zèle espérant amener une conversion; mais, qui ne le sait, ce motif se montre rarement comme mobile principal dans ces alliances.

Il faut donc encore arriver à dire : La vérité seule, objet d'une conviction commune, peut faire le bonheur de ces unions; où l'affection ne bornant pas son ardeur aux limites étroites du temps, aspire à une immortelle durée.

XI.

Messieurs, les questions qui se rattachent directement à la religion ne sont pas celles que vous aurez à traiter le plus souvent dans vos assemblées. Ce seront plutôt des matières de l'ordre social, politique ou littéraire, qui seront l'objet de vos études et de vos discussions.

Tout jeune homme instruit est appelé à exercer son influence sur la société : il doit se préparer à lui être utile. Il aura à parler, à écrire. Le but de cette

association est de vous faire acquérir des connaissances et des aptitudes qui vous permettront de faire un usage honorable pour vous et avantageux aux autres de la parole ou de la plume ; ou si vous ne vous croyez pas appelés à exercer une sorte de domination intellectuelle sur les autres, du moins vous aurez pour fin de vous prémunir contre un empire funeste que vous auriez vous-même à subir. Mais, m'adressant spécialement à ceux de mes auditeurs qui voudront et pourront prendre part aux affaires de l'ordre politique ou civil, je leur demanderai ; Quel est le but de l'action publique que vous voulez exercer ? Est-ce votre seul intérêt personnel que vous prétendez satisfaire ? faire de l'argent, selon l'expression vulgaire d'un désir vulgaire ; vous créer un nom qui attire sur vous la considération publique, servir un parti par haine de certains hommes ou par un dévouement aveugle à certains autres ?—Non, non. Vous vous écriez tous noblement ; nous voulons le bien de notre pays ; nous ne dédaignons pas peut-être la fortune et l'honneur, mais ce que nous cherchons dans notre action politique, c'est le bonheur de la patrie, dont nous voulons toujours être les enfants fidèles et dévoués.

Vous voulez le bien. Il ne peut être, nous l'avons vu, que là où est la vérité. Eh bien, croiriez-vous qu'il n'y a pas de vérité dans les questions sociales et politiques ? Ce serait désespérant pour l'intelligence naturellement avide du vrai. Quoi, est-ce qu'il faut se jeter à corps perdu dans cette lutte des agitations sociales sans avoir, sinon toujours une conviction assurée, du moins l'opinion fortement probable que la vérité, le bien se trouvent au but vers lequel tendent ces efforts ? Ce ne serait alors qu'une action insensée et même criminelle.

La vérité existe dans l'ordre de choses dont il est question. Sans doute elle n'apparaît pas avec la certitude que donne la révélation ; elle est quelquefois couverte de voiles plus ou moins épais qu'il faut savoir faire disparaître pour qu'on la voie face à face, et que par là-même on la reconnaisse.

Il y a pourtant les principes fondamentaux qui tenant à l'ordre religieux participent de la certitude de celui-ci, comme je l'ai déjà énoncé. L'origine de la société politique, la légitimité du pouvoir, le devoir d'obéir à ses prescriptions, les limites de son autorité, sont des questions que la théologie seule a droit de résoudre. Et cependant que d'assertions opposées à ses enseignements s'émettent tous les jours sur ces matières ; l'erreur en ce cas, entraînerait les conséquences les plus funestes.

Toutes les questions où un principe moral est intéressé relèvent aussi du tribunal religieux.

Avant de soutenir une opinion sur ces points, il faut s'assurer des décisions dont ils auraient pu être l'objet de la part de l'autorité chargée de Dieu de prononcer sur le vrai et sur le faux, le juste et l'injuste. Il faut étudier ces questions à la lumière théologique. Il n'est pas permis à l'esprit d'en appeler à son jugement de la décision religieuse, mais il peut chercher à se procurer la satisfaction d'en pénétrer la raison. La vérité reconnue sur ces points, il ne saurait y avoir de division entre les membres d'une association animés de la même foi. C'est un avantage immense qu'un accord sur ces grandes et fondamentales questions ; l'esprit y trouve une sécurité qui lui donne la satisfaction et la paix : et l'on ne perd pas son temps à des discussions qui, si elles n'avaient pas la religion pour juge, ne seraient qu'un sujet de luttes déchirant sans cesse les esprits et les cœurs.

XII.

Il est des questions de forme gouvernementale, de législation civile, d'économie politique, de prospérité matérielle que l'on agite sans cesse. Est-ce que relativement à ces matières il ne saurait y avoir de vérité ? Sans doute la révélation ne les atteint pas directement ni par ses conséquences immédiates. Elles sont dans le domaine de la liberté d'intelligence et d'action des hommes. Mais enfin telle théorie n'est-elle pas réellement plus qu'une autre conforme à la raison, à la morale, utile au bien public ? Parmi ces mesures diverses, objet de la discussion n'en est-il pas une qui soit véritablement plus propre à faire le bonheur de la société ? Il y a donc à l'égard de ces questions une vérité non pas absolue, mais relative aux temps, aux circonstances, aux besoins divers d'une nation : Cette vérité peut n'apparaître pas d'abord clairement. Appartenant à l'ordre des choses contingentes, elle ne se présente pas avec ce caractère de lucidité et de permanence qui exclue l'hésitation de l'esprit ; elle sollicite la discussion et peut produire par là-même une division passagère dans les intelligences. Mais elle n'existe pas moins ; il faut la chercher. Voulez-vous la trouver ? Vous qui vous glorifiez du titre d'honnête homme et d'ami de votre patrie, cédant à la voix de la conscience, renoncez à tout parti pris d'avance, à toute passion d'orgueil et de jalousie, à tout dévouement aveugle ou intéressé à tel et tel homme, et dites avec sincérité et énergie ; Je veux connaître la vérité sur ce point, savoir ce qu'il y a de réel ou d'erroné dans telle assertion ; ce qu'il y a d'a-

avantageux ou non pour le bien public dans cette mesure : et alors avec calme livrez-vous à un examen approfondi de la question, étudiez la sérieusement : cherchez dans une discussion pacifique les moyens de vous éclairer, et bientôt il jaillira une lumière qui vous fera connaître la vérité, objet de vos désirs. Et si elle contredit une opinion soutenue auparavant avec plus ou moins d'ardeur, alors la voix du devoir répètera ce mot fameux : Brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. Et l'âme forte, dévouée, animée de l'amour de la vérité fera généreusement le sacrifice imposé sur l'autel de la religion et de la patrie, objets de son culte et de son amour.

Il est possible sans doute que sur certains points la conviction ne devienne pas la même chez tous les esprits. Tous malgré la sincérité de leurs dispositions ne sont pas frappés de la même manière par les mêmes considérations. Cela se conçoit pour ces matières où la vérité et même l'honnêteté dépendent de circonstances variables que tous ne regardent pas du même point de vue et qui peuvent être soumises d'ailleurs aux éventualités d'un avenir incertain. La discussion restera donc ouverte sur ces points ; mais, si elle est sincère, elle n'amènera pas la division.

XIII.

Il y a un axiome qui devrait faire la règle de notre conduite sociale : *In necessariis unitas*. Dans les choses nécessaires, dans les choses qui intéressent la foi, les principes fondamentaux de la société, et dans toutes celles où la vérité se montrant avec un caractère évident, réclame nécessairement l'adhésion de l'intelligence ; alors qu'il y ait unité, accord, hommage commun rendu par tous les esprits et les cœurs à la vérité, à l'honnêteté, à la justice. *In dubiis libertas*. Là où la vérité n'apparaît pas clairement, où le devoir ne prescrit rien, alors liberté de pensée, de parole, d'action. Vouloir restreindre cette liberté serait un envahissement des droits de l'intelligence ; il ne saurait jamais être permis d'imposer une doctrine dont la vérité ne serait pas établie. Mais, *In omnibus charitas*. Que la charité, l'union, la bienveillance réciproque règnent partout. N'accusons pas d'intentions perverses ceux qui ne pensent pas comme nous, et que toujours malgré les dissidences d'opinions, l'amour de la vérité et le sentiment de la charité nous dominant. Que l'on prenne garde, dans l'intérêt du parti que l'on a pris parce qu'on le croit le meilleur, d'émettre relativement aux faits, aux personnes, aucune assertion erronée ; qu'on n'avance rien au hasard, comme on le fait trop souvent dans les débats politiques contre ceux dont on ne partage pas l'opinion. En nul ordre de choses, il n'est permis de soutenir une cause par des assertions qui porteraient un caractère mensonger.

Lorsque vous êtes cités devant un tribunal qui doit décider dans une affaire litigieuse qui regarde, et

souvent pour une valeur modique, les biens d'un citoyen, alors interpellés au nom de Dieu de dire la vérité, vous frémiriez à la pensée d'un témoignage entaché de quelque fausseté, à raison du parjure dont il vous rendrait coupable.

Messieurs, dans les débats politiques il s'agit non du plus ou moins de richesses d'un individu, mais des intérêts les plus graves de la société. Il est question d'une mesure qui peut faire sa prospérité ou son malheur, ou d'hommes appelés à faire les lois qui la régissent et même à présider dans les conseils du gouvernement à ses destinées. L'opinion publique, voilà le tribunal qui va décider en ces points d'une si haute importance sociale. Chaque citoyen a le droit et même souvent le devoir de présenter des raisons et des renseignements qui peuvent éclairer son jugement. Il est vrai, on n'oblige personne à mettre la main sur l'Evangile pour jurer la vérité de ce qu'on va affirmer. Mais ce procédé n'est point nécessaire, il n'est qu'une forme plus propre à favoriser l'exécution de la justice. La société n'en demande pas moins, et au nom de Dieu qui l'a constituée et veut que l'ordre et la justice y règnent, que quiconque émet une assertion sur les questions qui l'intéressent si fortement, dise la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Chacun doit faire alors comme le ministre de la religion en témoignage judiciaire, mettre la main sur sa poitrine et ne dire sur les hommes et les choses que ce qu'il sait être vrai, ou ce qu'il juge être bon, utile, après un examen qui permette d'affirmer avec conviction de cœur.

Oh ! si au lieu de parler d'après l'inspiration de la passion et l'intérêt d'un parti qu'on veut faire triompher à tout prix, on se disait avant d'accuser, de flétrir un homme public, ou de faire entendre en faveur d'une mesure des paroles que la sincérité de

la conscience n'approuve pas toujours, si l'on se disait : cette assertion peut influer sur le bonheur de la société dont je suis membre, du pays dont je suis citoyen, suis-je persuadé de sa vérité ? Qui alors ne craindrait de mentir à la conscience, à l'honneur, au patriotisme, et de mettre sur son front, non peut-être aux yeux des hommes, mais assurément aux yeux de Dieu, ce titre abominable : parjure.

Oui, si l'on faisait ces réflexions, que de sophismes de moins égèreraient l'opinion, que de calomnies de moins atteindraient les hommes publics ! par conséquent, que d'erreurs et d'animosités évitées pour la société ! Oh ! s'il en était ainsi, notre belle et chère patrie ne verrait plus dans son sein une si déplorable division. Il y aurait sans doute des divergences d'opinions sur les moyens de la servir, mais grâce à la bonne foi de ceux qui y prendraient part, la discussion ferait tendre à l'unité de vues, parcequ'il y aurait de la part de tous, recherche de la vérité. Tous s'uniraient pour assurer à leur patrie sa religion, sa liberté, ses droits politiques et civils, et tout ce qui peut conserver chez elle un caractère de nationalité ; et dans les diverses positions qu'ils occupent, tout en travaillant pour eux-mêmes, ils seraient animés du désir de contribuer de toutes leurs forces à sa prospérité et à sa gloire. Oui, qu'il y ait un même amour pour la patrie, et un même désir de connaître la vérité sur tout ce qui touche à ses intérêts, alors il y aura entre ses enfants une union dans laquelle ils trouveront la force de soutenir victorieusement ses intérêts et d'assurer la félicité générale. Il en est de l'ordre social comme de l'ordre religieux ; l'unité de conviction, c'est-à-dire, la participation à la même vérité, fait l'unité d'âme et de cœur.

XIV.

La société prise en général, et non pas seulement dans son organisation politique, ne vit aussi que de la vérité. Vous figurez-vous la société possible avec des hommes qui ne se mettraient nullement en peine d'exprimer la vérité dans leurs relations habituelles, qui se feraient un jeu de la trahir, et seraient toujours prêts à tromper dès lors qu'il s'agirait de leur moindre intérêt ? La société suppose la confiance ; comment vivre avec ceux dont on se défierait sans cesse ? Aucune relation ayant pour but les affaires ou même le plaisir ne pourrait se former avec ceux dont il faudrait suspecter les paroles en toute occasion. Si jamais le mensonge venait à dominer sur la terre, c'en serait fait bientôt de la grande société humaine.

Il en est ainsi de toute société particulière. Voici une ville : un certain nombre de ses citoyens, à raison de leur éducation, de leurs relations commerciales, civiles, littéraires ou politiques, des alliances de familles qui ont des ramifications dans nombre de maisons, de ce besoin d'épanchement, d'entretien, de communication réciproque d'idées, de sentiments qui cherchent à se satisfaire dans les visites, les réunions de salon : Voici, dis-je un certain nombre de citoyens qui à raison de tout cela, forment entre eux ce que l'on appelle dans un sens restreint la société, ou si vous voulez, la bonne société. Il peut y avoir entre eux une certaine dissidence sur les matières d'opinions, mais si les uns et les autres observent la franchise dans leurs procédés, les relations continuent et avec elles la paix, une certaine affection, une certaine estime qui font de ces rapports sociaux un des grands

charmes de la vie. Les différences du caractère ne rompent pas le lien : mais supposez le manque de sincérité se faisant sentir dans les communications, le mensonge apparaissant sur les lèvres de ceux avec qui l'on se plaisait à converser : alors la confiance se retire, les bons rapports se rompent et la cité offre le douloureux spectacle de discordes, de haines qui ne font que s'accroître sous l'influence des détractations mensongères.

XV.

Voyez l'union dans cette relation si étroite, si intime l'amitié. Quel doux sentiment que cette affection qui unit les âmes ! sous sa délicieuse influence on se livre à ses épanchements, qui suivant le mot de Bossuet font entrer, comme pas à pas, dans le cœur des autres. La joie se redouble par le partage qu'on en fait et la peine s'affaiblit par la sympathie que l'on reçoit ; on s'aide mutuellement dans ses travaux et ses difficultés, et si l'on parcourt ensemble la carrière des sciences et des lettres, il y a une ineffable jouissance à s'enrichir réciproquement du fruit de ses études, à se donner l'un à l'autre une vie intellectuelle plus puissante, plus active. S'il est doux de partager son bien matériel avec celui que l'on aime, il l'est d'avantage de le faire participer à son trésor intellectuel.

Ces liens qui se forment dès la jeunesse, dès l'adolescence même, entre des compagnons d'études

collégiales ou professionnelles, qu'ils donnent de bonheur, lorsqu'ils ne font que se fortifier dans le cours des années ! Mais l'amitié, est-ce autre chose que la confiance ? Elle ne se forme et ne s'entretient que par la foi en une franchise réciproque, elle repose donc essentiellement sur la vérité. Point d'amis entre les menteurs.

Et cette autre affection, plus forte, plus ardente, mais moins sûre que l'amitié, ne demande-t-elle pas elle aussi la vérité ? Trop souvent malheureusement, les yeux couverts d'un bandeau, elle ne sait pas la trouver : elle se méprend sur les qualités de l'objet qu'elle cherche ; sa frivole et imprudente expansion lui mérite de tomber dans de pénibles illusions. Mais il n'est pas moins indigne d'un cœur honnête de la tromper. Affecter un sentiment qu'on n'a pas, trahir une confiance dont on est l'objet, attirer ou entretenir l'amour par des qualités hypocrites, cacher ce que l'on est, ou se montrer ce que l'on est pas pour ne pas blesser un attachement que l'on a intérêt à se conserver, c'est là un vil et odieux mensonge qui fait perdre un long temps en des relations sans résultats, cause une amère douleur au cœur objet de la déception, empêche injustement une affection de prendre un autre cours où elle aurait trouvé une satisfaction légitime, et si la trahison va jusqu'à former une alliance sacrée et indissoluble, alors c'est aiguïser, pour le moment plus ou moins prochain où elle sera découverte, un coup de poignard qui fait la plus cruelle des blessures pour une vie toute entière.

Où l'amour demande la vérité. S'il jouit à entendre une expression semblable à celle qu'il profère, c'est qu'il la croit inspirée par la sincérité. Ainsi, la vérité, c'est la vie de l'affection ; elle est plus nécessaire encore au cœur qu'à l'esprit.

La vérité, ce n'est donc que par elle qu'existent les relations publiques et privées; en tout et partout c'est elle qui fait l'union. Nous l'avons vu, la religion, la société politique et civile, les relations particulières, le sentiment le plus fort du cœur de l'homme, tout la demande, tout en fait un devoir, tout proclame qu'elle est un élément essentiel de l'ordre et du bonheur.

Il est un mot que notre siècle a souvent répété, comme exprimant sa tendance, quoique ses divisions incessantes et acharnées en manifestent une toute contraire; ce mot, c'est la fraternité: la fraternité entre les nations, entre les hommes. Ce vœu est noble, c'est celui de Dieu même qui étant notre Père commun veut que nous nous aimions tous comme des frères; mais, la fraternité, c'est l'union des esprits et des cœurs, et par conséquent elle ne peut exister que par la vérité.

Que celle-ci soit respectée, que son droit à régir les intelligences soit partout reconnu et défendu, et les discussions cesseront, et la réalité se rapprochera de cet idéal de fraternité, qui doit être l'objet du désir des hommes.

XVI.

Oh ! que la vérité est précieuse, et par conséquent qu'il importe de la connaître en tout ordre de chose ! Pour l'atteindre il faut la rechercher avec empressement ; elle est un bien d'une valeur assez grande pour qu'on se donne la peine d'en faire le but de ses investigations.

On doit la chercher dans les questions religieuses, sociales, politiques, littéraires. La trouver, ce sera une satisfaction bien vive pour l'esprit. Toute étude à laquelle on se livre pour la connaître, c'est un travail fait pour éclaircir un problème. A la fin de l'opération l'inconnue se dégage, elle apparaît et son aspect repose délicieusement l'esprit. La vérité, a dit l'Ange de l'Ecole, c'est une équation entre l'intelligence et son objet. Quelle satisfaction éprouve alors l'âme à s'unir à ce qu'elle a cherché, à s'identifier avec le terme de son désir !

La vérité, on ne doit pas en garder la possession pour soi seul ; il faut la faire connaître. La retenir captive en soi-même, ne pas favoriser l'essor qui est de son essence, c'est un crime à son égard. Il faut l'énoncer, aider à sa diffusion dans la société, à son empire sur les intelligences, et pour cela il faut lutter de toutes ses forces contre l'erreur, et démasquer hardiment le mensonge, lequel flétrit les lèvres qui le profèrent, égare l'esprit qui en reçoit l'impression et ne produit que le trouble et le désordre.

Nous devons par tous nos efforts entretenir, fortifier dans la société l'horreur pour le mensonge et attacher l'infamie au nom de celui qui ose se le permettre : autrement il marchera bientôt tête levée. S'il ne

craint pas le soulèvement de l'opinion contre lui, il se fera un jeu de répandre l'erreur. Malheur à la société où le mensonge est entendu sans indignation et où il peut être regardé avec indifférence comme un moyen de succès pour une cause !

Là où la franchise ne domine plus, l'honneur s'en va. Il se perd ce sentiment des âmes nobles, qui les fait frémir à l'aspect de toute bassesse, les porte à se respecter elles-mêmes, leur assure l'estime et la considération publique et leur fait supporter avec courage et fierté toute autre perte, fors celle de l'honneur même. Mais l'honneur, son caractère essentiel, c'est la franchise ; de nul qui a menti on ne dit qu'il est honorable.

On regarderait comme la plus insigne injure de s'entendre dire qu'on a perdu l'honneur aux yeux de la société. Celui qui trompe proclame lui-même son avilissement, il se dégrade de ses propres mains : il ôte à son nom cet honneur qu'on ne peut plus retrouver quand on l'a perdu, car comme l'a dit le poète :

L'honneur est comme une fle escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

L'honneur, portez-en l'empreinte sacrée dans l'accomplissement du devoir dicté par la conscience, et dans un amour de la vérité qui ne permette jamais à aucun intérêt de la blesser.

XVII.

Il est des peuples qui ont attaché un stigmaté d'infamie à leurs noms à raison de leur manque de franchise. Le mot *fides punica* flétrit à jamais Carthage et la mémoire des Crétois est couverte d'un opprobre éternel par l'épithète de menteurs que leur donne même le texte sacré : *Cretenses mendaces*. Il est des nations modernes chez qui le sentiment de la franchise ne semble pas se trouver. Elles trompent dans les documents officiels, dans les journaux, dans les livres, dans le commerce et quelquefois dans les relations privées; elles s'apprêtent un triste renom aux âges futurs. Ne leur envions pas l'habileté de la fraude ou l'audace du mensonge. Nous Canadiens, nous sommes fils des Francs; la franchise c'est le nom de notre race, et ce nom il n'a pas été porté en vain par une nation dont les rois, exprimant en eux le caractère de leur peuple, ont été si renommés pour leur franchise, et au sein de laquelle s'est épanouie la fleur de cette chevalerie dont le nom est synonyme de celui de l'honneur, et par conséquent de l'amour de la vérité.

La France est-elle encore le pays des Francs? Je n'oserais l'affirmer. Mais l'impiété mensongère n'avait pas encore altéré son caractère primitif, lorsqu'elle envoya sur cette terre que nous habitons ceux qui furent nos pères. Choisis par la main de la religion même, les premiers colons du Canada apportèrent ici en leurs personnes, la foi, la piété, l'intrépidité, et surtout la franchise et l'honnêteté; ces dernières vertus apparaissent dans les annales des temps héroïques de notre histoire avec un carac-

tère qui excite une vive admiration ; nulle querelle entre les habitants de la Nouvelle-France ; la bonne foi et la bienveillance réciproque ne permettent pas à la justice publique de s'exercer ; la confiance des uns envers les autres est telle que pendant les nuits et les absences prolongées la clef n'est point mise aux portes des habitations.

Beaux jours de l'enfance de notre pays, mœurs si pleines de foi envers Dieu et envers les hommes, charmes de la paix et de la concorde, ne serez vous plus qu'un souvenir d'un passé qui ne doit plus revenir ! Oh ! non, qu'il nous soit permis d'espérer de vous voir renaître en notre patrie. Non il n'est pas effacé pour jamais ce caractère d'honnêteté, de franchise qui faisait tout récemment encore l'honneur du nom canadien.

Oh ! lorsqu'on passe au milieu des peuples chez lesquels des causes diverses et surtout l'irrégion ont altéré le sens moral, on se prend à regretter la simplicité et l'honnêteté des mœurs de son pays. Les étrangers même les admirent et nous les envient. J'en ai reçu un témoignage dans une occasion que je ne pourrai jamais oublier. Je quittais Naples avec de nombreux compagnons de voyage sur un bateau à vapeur partant pour la France. Nos regards étaient ravis de cette terre, de cette mer, de ce ciel chantés par les poètes. Quand cette espèce d'extase où nous plongeait ce tableau enchanteur fut passée, la conversation s'engagea entre les passagers du vaisseau, sur le caractère du peuple que nous venions de quitter, et elle amena par comparaison divers jugements sur les mœurs des principales nations européennes. " J'ai vu bien des peuples, dit un " gentilhomme anglais, chez qui tout annonçait une " position élevée dans la société, j'ai vu bien des " peuples, mais dans mes longs voyages en plusieurs

"parties du monde, je n'ai trouvé nulle part une hospitalité aussi cordiale, aussi bienveillante, des mœurs aussi simples, aussi honnêtes que chez le peuple du Bas-Canada." A ces paroles je sentis battre mon cœur canadien d'un noble orgueil et il me semblait que ces lieux si glorieux par leur beauté magique, les grands événements dont ils ont été le théâtre et les sublimes génies qui les ont illustrés. il me semblait, dis-je, que ces lieux si fameux enviaient la belle et pure gloire que ce témoignage venait de donner à mon humble patrie.

Faisons tous nos efforts pour conserver à notre pays une si honorable renommée. Rappelons nous souvent la noblesse et la pureté de notre origine, et la loyauté de nos ancêtres qui n'a pas encore été essentiellement altérée chez leurs descendants. Si la bonne foi chancelle parmi nous, elle se ranimera quand chacun s'entendra redire comme aux temps des preux chevaliers : souviens-toi de qui tu es fils et ne forlignes pas.

XIX.

Mais, Messieurs, qu'est-il besoin d'aller chercher aux temps éloignés de nous l'exemple de la franchise chevaleresque ? Vous l'avez vu de vos yeux. Icima parole hésite ! une réserve produite par un sentiment qu'il est facile de comprendre tend à mettre un frein à mes lèvres... Mais, je m'enhardis ; il me semble que la circonstance dans laquelle je me trouve, à raison du sujet que je traite devant vous, me dit : fais céder la délicatesse imposée par un lien de famille au devoir d'encourager au bien par un grand modèle. Oui, messieurs, il n'y a que quelques mois encore, il existait parmi nous un homme devant lequel chacun, de quelque origine, de quelque croyance, de quelque parti politique qu'il fut, s'inclinait avec un profond sentiment de respect et d'affectueuse estime. Ce n'était pas à l'homme à la haute intelligence enrichie par des connaissances aussi profondes que variées que l'on rendait cet honneur ; ce n'était pas au citoyen dont la parole et la plume avaient servi avec tant de dévouement la cause de la patrie en des temps orageux et qui avait siégé au premier rang dans les conseils du gouvernement ; ce n'était pas au jurisconsulte qui vient d'attacher glorieusement son nom à la législation de notre pays. Non, d'autres citoyens, à quelques-uns de ces titres ont pu avoir un mérite ou du moins une renommée égale ou supérieure. Mais on saluait dans lui l'homme qui, dans sa carrière publique, commencée pour lui dès la jeunesse et se poursuivant au milieu de tant d'intérêts divers, et dans ses relations privées si étendues, a montré une loyauté,

une franchise, un amour de la vérité, une simplicité de cœur, une délicatesse d'honneur et de bienveillance, portées à un degré qui en faisait sous le rapport de ces qualités un homme à part, un type de vertu sociale. Le nom d'Augustin Norbert Morin, l'honneur et le modèle des Canadiens, sera perpétué, comme on l'a dit, par un souvenir légendaire dans le pays. Puisse l'amour de la vérité qui l'a distingué si éminemment, animer toujours ses compatriotes, et spécialement ceux avec qui il aurait voulu passer ses derniers jours, et au milieu desquels reposent ses restes vénérés.

XX

Je sens qu'il me faut mettre fin à mes paroles qui ont trop longtemps occupé votre attention dont l'indulgence à mon égard me fait un devoir de vous offrir ma vive reconnaissance. Mais pour excuser la longueur de cet entretien et l'importance que j'ai attachée au sujet que j'y ai traité, je rappellerai en terminant, un fait de la plus déplorable signification qui vient de se passer. Je veux parler de la réunion des Etudiants à Liège et à Bruxelles. Là se trouvaient nombre de jeunes gens de France, de Belgique, d'Allemagne. Sans doute, ils ne représentaient pas, il s'en faut, la généralité de la jeunesse instruite de ces contrées ; mais toutefois l'épouvantable hardiesse de leurs déclarations montrent l'appui qu'ils sentent avoir dans une trop grande partie de la société

européenne. Jamais l'esprit du mal ne s'était permis une expression aussi audacieuse.

Je rappellerai en frémissant quelques-unes des doctrines émises dans ces réunions.

Il faut, dit l'un de ces jeunes gens, que la révolution triomphe, il lui appartient d'anéantir le catholicisme et elle ne peut le faire que par la force ; cette force elle est en nous, nous vaincrons.

Un autre définit ainsi la révolution ; c'est le triomphe du travail sur le capital, de l'ouvrier sur le parasite, et ajoute-t-il par un épouvantable blasphème, c'est le triomphe de l'homme sur Dieu.

Un des membres de cette hideuse réunion exprime ainsi les idées du parti révolutionnaire : Dans l'ordre religieux nous voulons l'anéantissement de toute religion et la négation de Dieu ; dans l'ordre social, la suppression de la propriété, l'abolition de l'hérité.

Après ces paroles, on entend celles-ci : Je demande l'exclusion complète de tout individu qui représente l'autorité religieuse ; il ne faut plus d'autorité, mais la force.

Et vous dames chrétiennes, qui m'écoutez, vous que distinguent ces vertus que le christianisme a mises au cœur de la femme et qui font le bonheur de la société, pardonnez-moi si je rappelle les paroles de l'un de ces misérables ;

Je vois ici des femmes, dit-il, je les remercie d'être venues ; elles ne doivent pas rester en dehors du mouvement révolutionnaire, il faut qu'elles nous aident ; elles ne nous feront pas défaut, j'en suis sûr, qu'elles se souviennent que c'est Eve qui a jeté le premier cri de révolte contre Dieu.

Vous avez entendu l'impiété ; écoutez maintenant la férocité qui en est la compagne : S'il est besoin de la guillotine, nous ne reculerons pas, il faut anéantir

la propriété ; si la bourgeoisie résiste, il faut tuer la bourgeoisie. Un autre seconde cette affreuse proposition par ces paroles : Oui, si cent mille têtes font obstacle, qu'elles tombent. Puis l'assemblée infernale se sépare au cri de vive la république démocratique et sociale.

Aucune répression de l'autorité publique n'a atteint ces abominables doctrines tendant à détruire tout ce qui constitue la société. Sans doute elles ont causé une indignation et une affliction profonde dans le cœur de tous les hommes religieux, mais il n'y a pas eu au milieu du pays où elles se sont produites, une protestation énergique propre à interdire pour l'avenir le renouvellement d'une semblable orgie d'idées et de sentiments ; c'est que la franc-maçonnerie est là avec des milliers et des milliers d'adeptes qui exercent déjà une influence sur l'opinion publique.

XXI.

Messieurs, vous l'avez vu, la négation de Dieu, l'affranchissement de toute loi morale, la destruction de la propriété, le meurtre et le carnage inondant la terre de flots de sang humain, voilà le programme avoué de ce parti qu'on appelle la révolution. Mais qui a produit chez cette jeunesse une si déplorable et féroce perversité ? Le mensonge. Tout cela, c'est l'effet de doctrines d'abord beaucoup moins impies et anti-sociales, mais altérant plus ou moins directe-

ment les dogmes religieux, les principes de l'ordre public.

L'Eglise qui seule par sa doctrine infallible maintient la vérité, a été calomniée dans son histoire, dépréciée dans ses institutions, attaquée dans ses enseignements. Son autorité méconnue, il n'y avait plus de base à un ensemble de doctrines propres à soutenir la société. Toute autorité a inspiré la haine, et là où ce moyen paraissait utile pour lui ôter la confiance et le respect, le mensonge a été mis en œuvre.

Oui, la calomnie, l'erreur, la parole contre la vérité, voilà ce qui de degré en degré a amené cette explosion d'idées anarchiques sous le rapport religieux et social qui menace le monde d'une épouvantable catastrophe.

Vous avez sans doute frémi en entendant ces terribles doctrines, mais peut-être dites-vous : grâce aux principes de religion et d'ordre qui dominent dans notre société, nous sommes loin d'avoir à craindre les diffusions de ces nombreuses erreurs au milieu de nous.—Ne nous rassurons pas trop, l'esprit du mal a une terrible puissance de propagation ; et il se voit peut-être préparé en notre pays, dans un nombre plus ou moins grand d'esprits hostiles aux idées chrétiennes, un accueil à des aberrations intellectuelles et morales menant de degré en degré jusqu'à l'adoption de ce programme de la révolution dicté par l'enfer : Guerre à Dieu et mort à tous ceux qui croient en lui. L'Océan n'est plus une distance qui empêche ce cri affreux que la terre d'Europe vient d'entendre d'avoir son écho sur celle d'Amérique ; nous avons besoin d'en étouffer le retentissement par nos éclatantes protestations en faveur de la religion, et de l'ordre social établi par la Providence.

En ces jours l'Europe est infectée d'une épidémie qui a fait des milliers de victimes; à chaque vaisseau qui traverse les mers, on a craint de voir apparaître sur ces rives le fléau destructeur et on avise de toutes parts à des mesures salutaires qui préservent cette contrée de la contagion qui a désolé les pays d'au delà l'Atlantique.

Faisons de même à l'égard de l'épidémie des doctrines perverses affligeant d'une manière si funeste la vieille Europe et menaçant notre société. Ne ménageons pas les efforts pour maintenir parmi nous la santé des esprits, je veux dire la vérité. Que chacun élève la voix pour l'énoncer et la défendre selon ses forces et sa position. Ne laissons jamais l'erreur émettre impunément ses assertions mensongères; combattons la avec énergie partout où nous la voyons attaquer les principes conservateurs de l'ordre: que la vérité trouve en chacun de nous un défenseur dévoué. S'il en est ainsi, notre société saura se préserver des atteintes de ces doctrines funestes, fécondes en terribles catastrophes pour les peuples chez qui elles dominent. Cette espérance de salut pour mon pays, elle sera réalisée, si partout comme ici, s'organisent des associations unies dans la foi catholique pour la défense de la religion et de l'ordre social; si partout comme ici, se rencontrent des citoyens prêts à vouer leur approbation et leur concours à tout ce qui peut servir la sainte cause de la vérité.

